

www.e-rara.ch

Oeuvres Complètes De M. De Voltaire

**Voltaire
Condorcet, Jean Antoine Nicolas de Caritat de
A Basle, 1791-1792**

Zentralbibliothek Zürich

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-78981>

Jules César, tragédie de Shakespeare.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

JULES CESAR,

TRAGÉDIE

DE SHAKESPEARE.

JULES CÉSAR

TRAGEDIE

DR SHAKESPEARE

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

ON a cru devoir joindre au théâtre les deux pièces suivantes, quoiqu'elles ne soient que de simples traductions.

On pourra comparer la Mort de César de *Shakespeare* avec la tragédie de M. de *Voltaire*, et juger si l'art tragique a fait, ou non, des progrès depuis le siècle d'*Elisabeth*. On verra aussi ce que l'un et l'autre ont cru devoir emprunter de *Plutarque*, et si M. de *Voltaire* doit autant à *Shakespeare* qu'on l'a prétendu.

L'Héraclius espagnol suffit pour donner une idée de la différence qui existe entre le théâtre espagnol et celui de *Shakespeare*. C'est la même irrégularité, le même mélange des situations les plus tragiques et des bouffonneries les plus grossières : mais il y a plus de passion dans le théâtre anglais, et plus de grandeur dans celui des Espagnols ; plus d'extravagances dans *Caldéron* et *Véga*, plus d'horreurs dégoûtantes dans *Shakespeare*.

M. de *Voltaire* a combattu, pendant les vingt dernières années de sa vie, contre la manie de

176 AVERTISSEMENT DES EDITEURS.

quelques gens de lettres qui, ayant appris de lui à connaître les beautés de ces théâtres grossiers, ont cru devoir y louer presque tout, et ont imaginé une nouvelle poétique qui, s'ils avaient pu être écoutés, aurait absolument replongé l'art tragique dans le chaos.

AVERTISSEMENT

D U T R A D U C T E U R .

Ayant entendu souvent comparer *Corneille* et *Shakespeare*, j'ai cru convenable de faire voir la manière différente qu'ils emploient l'un et l'autre dans les sujets qui peuvent avoir quelque ressemblance; j'ai choisi les premiers actes de la mort de César, où l'on voit une conspiration comme dans *Cinna*, et dans lesquels il ne s'agit que d'une conspiration, jusqu'à la fin du troisième acte. Le lecteur pourra aisément comparer les pensées, le style, et le jugement de *Shakespeare*, avec les pensées, le style, et le jugement de *Corneille*. C'est aux lecteurs de toutes les nations, de prononcer entre l'un et l'autre. Un Français et un Anglais seraient peut-être suspects de quelque partialité. Pour bien instruire ce procès, il a fallu faire une traduction exacte. On a mis en prose ce qui est en prose dans la tragédie de *Shakespeare*; on a rendu en vers blancs ce qui est en vers blancs, et presque toujours vers pour vers. Ce qui est familier et bas est traduit avec familiarité et avec bassesse. On a tâché de s'élever avec l'auteur quand il s'élève; et lorsqu'il est enflé et guindé, on a eu soin de ne l'être ni plus ni moins que lui.

On peut traduire un poëte en exprimant seulement le fond de ses pensées; mais pour le bien faire connaître, pour donner une idée juste de sa langue, il faut traduire non-seulement ses pensées, mais tous les accessoires. Si le poëte a employé une métaphore, il ne faut pas lui substituer une autre métaphore; s'il se sert d'un mot qui soit bas dans sa langue, on doit le rendre par un mot qui soit bas dans la nôtre. C'est un tableau dont il faut copier exactement l'ordonnance, les attitudes, le coloris, les défauts, et les beautés; sans quoi vous donnez votre ouvrage pour le sien.

Nous avons en français des imitations, des esquisses, des extraits de *Shakespeare*, mais aucune traduction. On a voulu apparemment ménager notre délicatesse. Par exemple, dans la traduction du Maure de Venise, *Yago* au commencement de la pièce vient avertir le sénateur *Brabantio*, que le Maure a enlevé sa fille. L'auteur français fait parler ainsi *Yago* à la française :

“ Je dis, Monsieur, que vous êtes trahi, et
 „ que le Maure est actuellement possesseur des
 „ charmes de votre fille.

Mais voici comme *Yago* s'exprime dans l'original anglais.

" Tête et sang, Monsieur, vous êtes un de
 " ceux qui ne serviraient pas Dieu si le diable
 " vous le commandait ; parce que nous venons
 " vous rendre service, vous nous traitez de
 " rufiens. Vous avez une fille couverte par un
 " cheval de Barbarie ; vous aurez des petits-
 " fils qui henniront, des chevaux de course
 " pour cousins-germains et des chevaux de
 " manège pour beaux-frères.

LE SENATEUR.

" Qui es-tu, misérable profane ?

Y A G O.

" Je suis, Monsieur, un homme qui viens
 " vous dire que le Maure et votre fille sont
 " maintenant la bête à deux dos.

LE SENATEUR.

" Tu es un coquin, etc."

Je ne dis pas que le traducteur ait mal fait
 d'épargner à nos yeux la lecture de ce morceau ;
 je dis seulement qu'il n'a pas fait connaître
Shakespeare, et qu'on ne peut deviner quel est
 le génie de cet auteur, celui de son temps,
 celui de sa langue, par les imitations qu'on
 nous en a données sous le nom de traduction.
 Il n'y a pas six lignes de suite dans le Jules César
 français, qui se trouvent dans le César anglais.
 La traduction qu'on donne ici de ce César, est

180 AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

la plus fidelle qu'on ait jamais faite en notre langue d'un poëte ancien, ou étranger. On trouve, à la vérité, dans l'original, quelques mots qui ne peuvent se rendre littéralement en français, de même que nous en avons que les Anglais ne peuvent traduire; mais ils sont en très-petit nombre.

Je n'ai qu'un mot à ajouter; c'est que les vers blancs ne coûtent que la peine de les dicter. Cela n'est pas plus difficile à faire qu'une lettre. Si on s'avise de faire des tragédies en vers blancs, et de les jouer sur notre théâtre, la tragédie est perdue. Dès que vous ôtez la difficulté, vous ôtez le mérite.

JULES CESAR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

CÈNE PREMIÈRE. (a)

FLAVIUS.

HORS d'ici ; à la maison ; retournez chez vous, fainéans ; est-ce aujourd'hui jour de fête ? ne savez-vous pas, vous qui êtes des ouvriers, que vous ne devez pas vous promener dans les rues un jour ouvrable, sans les marques de votre profession ? (b) Parle, toi, quel est ton métier ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh, mais, Monsieur, je suis charpentier.

MARULLUS.

Où est ton tablier de cuir ? où est ta règle ? pourquoi portes-tu ton bel habit ? (*en s'adressant à un autre.*) Et toi, de quel métier es-tu ?

L'HOMME DU PEUPLE.

En vérité pour ce qui regarde les bons ouvriers ... je suis comme qui dirait, un favetier.

(a) Il y a trente-huit acteurs dans cette pièce, sans compter les assistans. Les trois premiers actes se passent à Rome. Le quatrième et le cinquième se passent à Modène et en Grèce. La première scène représente des rues de Rome. Une foule de peuple est sur le théâtre. Deux tribuns, *Marullus* et *Flavius* leur parlent. Cette première scène est en prose.

(b) C'était alors la coutume en Angleterre.

M A R U L L U S.

Mais, dis-moi, quel est ton métier, te dis-je ? répons positivement.

L' H O M M E D U P E U P L E.

Mon métier, Monsieur ? mais j'espère que je peux l'exercer en bonne conscience. Mon métier est, Monsieur, raccommodeur d'ames. (c)

M A R U L L U S.

Quel métier, faquin ? quel métier, te dis-je, vilain falope ?

L' H O M M E D U P E U P L E.

Eh, Monsieur, ne vous mettez pas hors de vous ; je pourrais vous raccommoder.

F L A V I U S.

Qu'appelles-tu, me raccommoder ? que veux-tu dire par-là ?

L' H O M M E D U P E U P L E.

Eh mais, vous ressemeler.

F L A V I U S.

Ah, tu es donc en effet savetier ? l'es-tu ? parle.

L E S A V E T I E R.

Il est vrai, Monsieur, je vis de mon alène ; je ne me mêle point des affaires des autres marchands, ni de celles des femmes ; je suis un chirurgien de vieux souliers ; lorsqu'ils sont en grand danger, je les rétablis.

F L A V I U S.

Mais pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique ? pourquoi es-tu avec tant de monde dans les rues ?

(c) Il prononce ici le mot de *semelle* comme on prononce celui d'*ame* en anglais.

Il faut savoir que *Shakespeare* avait eu peu d'éducation, qu'il avait le malheur d'être réduit à être comédien, qu'il fallait plaire au peuple, que le peuple plus riche en Angleterre qu'ailleurs fréquente les spectacles, et que *Shakespeare* le servait selon son goût.

LE SAVETIER.

Eh, Monsieur, c'est pour user leurs souliers, afin que j'aie plus d'ouvrage. Mais la vérité, Monsieur, est que nous nous faisons une fête de voir passer César, et que nous nous réjouissons de son triomphe.

MARULLUS. (*il parle en vers blancs.*)

Pourquoi vous réjouir? quelles sont les conquêtes?
 Quels rois par lui vaincus, enchaînés à son char,
 Apportent des tributs aux souverains du monde?
 Idiots, insensés, cervelles sans raison,
 Cœurs durs, sans souvenir, et sans amour de Rome,
 Oubliez-vous Pompée, et toutes ses vertus?
 Que de fois dans ces lieux, dans les places publiques,
 Sur les tours, sur les toits, et sur les cheminées,
 Tenant des jours entiers vos enfans dans vos bras,
 Attendiez-vous le temps où le char de Pompée
 Traînait cent rois vaincus au pied du capitolé?
 Le ciel retentissait de vos voix, de vos cris,
 Les rivages du Tibre, et ses eaux s'en émurent.
 Quelle fête, grands Dieux! vous assemble aujourd'hui?
 Quoi vous couvrez de fleurs le chemin d'un coupable,
 Du vainqueur de Pompée, encor teint de son sang!
 Lâches, retirez-vous, retirez-vous, ingrats:
 Implorez à genoux la clémence des Dieux;
 Tremblez d'être punis de tant d'ingratitude. (d)

FLAVIUS.

Allez, chers compagnons; allez, compatriotes;
 Assemblez vos amis, et les pauvres sur-tout:
 Pleurez aux bords du Tibre, et que ces tristes bords
 Soient couverts de ses flots qu'auront enflés vos larmes.
 (*le peuple s'en va.*)

(d) Si le commencement de la scène est pour la populace, ce morceau est pour la cour, pour les hommes d'état, pour les connaisseurs.

Tu les vois, Marullus, à peine repentans :
 Mais ils n'osent parler, ils ont senti leurs crimes.
 Va vers le capitole, et moi par ce chemin ;
 Renverfons d'un tyran les images sacrées.

M A R U L L U S.

Mais quoi ! le pouvons-nous le jour des lupercales ?

F L A V I U S.

Oui, te dis-je, abattons ces images funestes.
 Aux ailes de César il faut ôter ces plumes :
 Il volerait trop haut, et trop loin de nos yeux :
 Il nous tiendrait de loin dans un lâche esclavage.

S C E N E I I.

CESAR, ANTOINE, (*habillés comme l'étaient ceux
 qui couraient dans la fête des lupercales, avec un
 fouet à la main pour toucher les femmes grosses.*)
 CALPHURNIA femme de César ; PORCIA femme
 de Brutus ; DECIUS, CICERON, BRUTUS,
 CASSIUS, CASCA, et un Astrologue. (*Cette scène
 est moitié en vers, et moitié en prose.*)

C E S A R.

E C O U T E Z, Calphurnia.

C A S C A. (*e*)

Paix, Messieurs, holà, César parle.

C E S A R.

Calphurnia !

C A L P H U R N I A.

Quoi ! Milord.

(*e*) *Shakespeare* fait de *Casca*, sénateur, une espèce de
 bouffon.

C E S A R.

C E S A R.

Ayez soin de vous mettre dans le chemin d'Antoine quand il courra.

A N T O I N E.

Pourquoi, Milord ?

C E S A R.

Quand vous courez, Antoine, il faut toucher ma femme. Nos aïeux nous ont dit qu'en cette course sainte, C'est ainsi qu'on guérit de la stérilité.

A N T O I N E.

C'est assez, César parle, on obéit soudain.

C E S A R.

Va, cours, acquitte-toi de la cérémonie.

L'ASTROLOGUE avec une voix grêle.

César !

C E S A R.

Qui m'appelle ?

C A S C A.

Ne faites donc pas tant de bruit, paix, encore une fois.

C E S A R.

Qui donc m'a appelé dans la foule ? J'ai entendu une voix plus claire que de la musique, qui fredonnait César. Parle, qui que tu sois, parle ; César se tourne pour t'écouter.

L'ASTROLOGUE.

César, prends garde aux ides de mars. (f)

C E S A R.

Quel homme est-ce cela ?

(f) Cette anecdote est dans *Plutarque*, ainsi que la plupart des incidens de la pièce. *Shakespeare* l'avait donc lu : comment donc a-t-il pu avilir la majesté de l'histoire romaine, jusqu'à faire parler quelquefois ces maîtres du monde comme des infensés, des bouffons, des crocheteurs ? On l'a déjà dit, il voulait plaire à la populace de son temps :

B R U T U S.

C'est un astrologue, qui vous dit de prendre garde
aux ides de mars.

C E S A R.

Qu'il paraisse devant moi, que je voie son visage.

C A S C A à l'astrologue.

L'ami, fends la presse, regarde César.

C E S A R.

Que faisais-tu tout-à-l'heure? répète encore.

L' A S T R O L O G U E.

Prends garde aux ides de mars.

C E S A R.

C'est un rêveur, laissons-le aller, passons.

(César s'en va avec toute sa suite.)

S C E N E I I I.

B R U T U S et C A S S I U S.

C A S S I U S.

VOULEZ-VOUS venir voir les courses des lupercales ?

B R U T U S.

Non pas moi.

C A S S I U S.

Ah! je vous en prie, allons-y.

B R U T U S. (en vers.)

Je n'aime point ces jeux; les goûts, l'esprit d'Antoine
Ne sont point faits pour moi; courez si vous voulez.

C A S S I U S.

Brutus, depuis un temps, je ne vois plus en vous
Cette affabilité, ces marques de tendresse,
Dont vous flattiez jadis ma sensible amitié.

BRUTUS.

Vous vous êtes trompé, quelques ennuis secrets,
Des chagrins peu connus ont changé mon visage;
Ils me regardent seul, et non pas mes amis.
Non, n'imaginez point que Brutus vous néglige;
Plaignez plutôt Brutus en guerre avec lui-même;
J'ai l'air indifférent, mais mon cœur ne l'est pas.

CASSIUS.

Cet air sévère et triste, où je m'étais mépris,
M'a souvent avec vous imposé le silence.
Mais, parle-moi, Brutus, peux-tu voir ton visage ?

BRUTUS.

(g) Non, l'œil ne peut se voir, à moins qu'un autre objet
Ne réfléchisse en lui les traits de son image.

CASSIUS.

Oui, vous avez raison : que n'avez-vous, Brutus,
Un fidèle miroir qui vous peigne à vous-même,
Qui déploie à vos yeux vos mérites cachés,
Qui vous montre votre ombre ? Apprenez, apprenez
Que les premiers de Rome ont les mêmes pensées;
Tous disent, en plaignant ce siècle infortuné,
Ah si du moins Brutus pouvait avoir des yeux !

BRUTUS.

A quel écueil étrange ofes-tu me conduire ?
Et pourquoi prétends-tu que me voyant moi-même,
J'y trouve des vertus que le ciel me refuse ?

CASSIUS.

Ecoute, cher Brutus, avec attention.
Tu ne saurais te voir que par réflexion !

(g) Rien n'est plus naturel que le fond de cette scène,
rien n'est même plus adroit. Mais comment peut-on
exprimer un sentiment si naturel et si vrai par des tours
qui le font si peu ? C'est que le goût n'était pas formé.

Supposons qu'un miroir puisse *avec modestie*
 Te montrer quelques traits à toi-même inconnus,
 Pardonne! tu le fais, je ne suis point flatteur:
 Je ne fatigue point par d'indignes sermens,
 D'infidèles amis qu'en secret je méprise,
 Je n'embrasse personne afin de le trahir.
 Mon cœur est tout ouvert, et Brutus y peut lire.
 (*On entend des acclamations, et le son des trompettes.*)

B R U T U S .

Que peuvent annoncer ces trompettes, ces cris?
 Le peuple voudrait-il choisir César pour roi?

C A S S I U S .

Tu ne voudrais donc pas voir César sur le trône?

B R U T U S .

Non, ami, non, jamais, quoique j'aime César.
 Mais pourquoi si long-temps me tenir incertain?
 Que ne t'expliques-tu? que voulais-tu me dire?
 D'où viennent tes chagrins dont tu cachais la cause?
 Si l'amour de l'État les fait naître en ton sein,
 Parle, ouvre-moi ton cœur, montre-moi sans frémir
 La gloire dans un ciel, et le trépas dans l'autre.
 Je regarde la gloire, et brave le trépas;
 Car le ciel m'est témoin que ce cœur tout romain,
 Aima toujours l'honneur plus qu'il n'aima le jour.

C A S S I U S .

Je n'en doutai jamais, je connais ta vertu,
 Ainsi que je connais ton amitié fidelle.
 Oui, c'est l'honneur, ami, qui fait tous mes chagrins.
 Ignore de quel œil tu regardes la vie;
 Je n'examine point ce que le peuple en pense.
 Mais pour moi, cher ami, j'aime mieux n'être pas
 Que d'être sous les lois d'un mortel mon égal;
 Nous sommes nés tous deux libres comme César.

Bien nourris comme lui, comme lui nous savons
 Supporter la fatigue, et braver les hivers.
 Je me souviens qu'un jour au milieu d'un orage,
 Quand le Tibre en courroux luttait contre ses bords,
 Veux-tu, me dit César, te jeter dans le fleuve?
 Oseras-tu nager malgré tout son courroux?
 Il dit, et dans l'instant, sans ôter mes habits,
 Je plonge, et je lui dis: César, ose me suivre.
 Il me suit en effet, et de nos bras nerveux
 Nous combattons les flots, nous repoussons les ondes.
 Bientôt j'entends César qui me crie, au secours,
 Au secours, ou j'enfoncé; et moi dans le moment,
 Semblable à notre aïeul, à notre auguste Euée,
 Qui dérochant Anchise aux flammes dévorantes,
 L'enleva sur son dos dans les débris de Troie,
 J'arrachai ce César aux vagues en fureur;
 Et maintenant cet homme est un dieu parmi nous!
 Il tonne, et Cassius doit se courber à terre,
 Quand ce dieu par hasard daigne le regarder!
 (b) Je me souviens encor qu'il fut pris en Espagne
 D'un grand accès de fièvre, et que dans le frisson,
 Je crois le voir encor, il tremblait comme un homme;
 Je vis ce Dieu trembler. La couleur des rubis
 S'enfuyait tristement de ses lèvres poltronnes.
 Ces yeux dont un regard fait fléchir les mortels,
 Ces yeux étaient éteints: j'entendis ces soupirs,
 Et cette même voix qui commande à la terre;
 Cette terrible voix, remarque bien, Brutus,
 Remarque, et que ces mots soient écrits dans tes livres,

(h) Tous ces contes que fait *Cassius*, ressemblent à un discours de *Gille* à la foire. Cela est naturel, oui; mais c'est le naturel d'un homme de la populace qui s'entretient avec son compère dans un cabaret. Ce n'est pas ainsi que parlaient les plus grands hommes de la république romaine.

Cette voix qui tremblait , disait , *Titinius* ,
Titinius , (i) à boire. Une fille , un enfant ,
 N'eût pas été plus faible ; et c'est donc ce même homme ,
 C'est ce corps faible et mou qui commande aux Romains !
 Lui notre maître ! ô Dieux !

B R U T U S .

J'entends un nouveau bruit ,
 J'entends des cris de joie. Ah ! Rome trop séduite
 Surcharge encor César et de biens et d'honneurs.

C A S S I U S .

Quel homme ! quel prodige ! il enjambe ce monde
 Comme un vaste colosse ; et nous petits humains ,
 Rampans entre ses pieds , nous fortions notre tête ,
 Pour chercher en tremblant des tombeaux sans honneur.
 Ah ! l'homme est quelquefois le maître de son sort :
 La faute est dans son cœur , et non dans les étoiles ;
 Qu'il s'en prenne à lui seul s'il rampe dans les fers ;
 César ! Brutus ! eh bien ! quel est donc ce César ?
 Son nom sonne-t-il mieux que le mien ou le vôtre ?
 Ecrivez votre nom , sans doute il vaut le sien :
 Prononcez-les , tous deux sont égaux dans la bouche :
 Pesez-les , tous les deux ont un poids bien égal.
 Conjurez en ces noms les démons du Tartare ,
 Les démons évoqués viendront également. (k)
 Je voudrais bien savoir ce que ce César mange ,
 Pour s'être fait si grand ! O fiècle ! ô jours honteux !

(i) L'acteur autrefois prenait en cet endroit le ton d'un
 homme qui a la fièvre , et qui parle d'une voix grêle.

(k) Ces idées sont prises des contes des forciers , qui
 étaient plus communs dans la superstitieuse Angleterre
 qu'ailleurs , avant que cette nation fût devenue philoso-
 phe , grâce aux *Bacon* , aux *Shaftesbury* , aux *Colin* , aux
Wholaston , aux *Dodwell* , aux *Middleton* , aux *Boling-
 broke* , et à tant d'autres génies hardis.

⊙ Rome ! c'en est fait, tes enfans ne sont plus.
 Tu formes des héros, et depuis le déluge
 Aucun temps ne te vit sans mortels généreux ;
 Mais tes murs aujourd'hui contiennent un seul homme.

CASSIUS *continue, et dit :*

Ah, c'est aujourd'hui que Roum existe en effet ; car il
 n'y a de Roum (de place) que pour César. (1)

CASSIUS *achève son récit par ces vers.*

Ah ! dans Rome jadis il était un Brutus,
 Qui se ferait soumis au grand diable d'enfer
 Aussi facilement qu'aux ordres d'un monarque.

BRUTUS.

Va, je me fie à toi ; tu me chéris, je t'aime ;
 Je vois ce que tu veux ; j'y pensai plus d'un jour.
 Nous en pourrions parler : mais dans ces conjonctures,
 Je te conjure, ami, de n'aller pas plus loin.
 J'ai pesé tes discours, tout mon cœur s'en occupe ;
 Nous en reparlerons, je ne t'en dis pas plus.
 Va, sois sûr que Brutus aimerait mieux cent fois
 Etre un vil payfan, que d'être un sénateur,
 Un citoyen romain menacé d'esclavage.

(1) Il y a ici une plaisante pointe ; Rome en anglais se prononce *Roum* ; et *roum*, qui signifie place, se prononce aussi *roum*. Cela n'est pas tout-à-fait dans le style de *Cinna* : mais chaque peuple et chaque siècle ont leur style, et leur sorte d'éloquence.

S C E N E I V.

CESAR *rentre avec tous ses courtisans, et BRUTUS*
continue.

CESAR est de retour. Il a fini son jeu.

C A S S I U S.

Crois-moi, tire Casca doucement par la manche,
Il passe, il te dira dans son étrange humeur,
Avec son ton grossier tout ce qu'il aura vu.

B R U T U S.

Je n'y manquerai pas. Mais observe avec moi,
Combien l'œil de César annonce de colère.
Vois tous ses courtisans près de lui consternés.
La pâleur se répand au front de Calphurnie.
Regarde Cicéron, comme il est inquiet,
Impatient, troublé, tel que dans nos comices
Nous l'avons vu souvent, quand quelques sénateurs,
Réfutant ses raisons, bravent son éloquence.

C A S S I U S.

Tu sauras de Casca tout ce qu'il faut savoir.

C E S A R *dans le fond.*

Eh bien, Antoine!

A N T O I N E.

Eh bien, César!

CESAR *regardant Cassius et Brutus qui sont sur le devant.*
Puisse-je désormais n'avoir autour de moi
Que ceux dont l'embonpoint marque des mœurs aimables!
Cassius est trop maigre, il a les yeux trop creux;
Il pense trop; je crains ces sombres caractères.

A N T O I N E.

Ne le crains point, César, il n'est pas dangereux;
C'est un noble romain qui t'est fort attaché.

CESAR.

C E S A R (m)

Je le voudrais plus gras, mais je ne puis le craindre.
Cependant si César pouvait craindre un mortel,
Cassius est celui dont j'aurais défiance:

Il lit beaucoup; je vois qu'il veut tout observer;
Il prétend par les faits juger du cœur des hommes;
Il fuit l'amusement, les concerts, les spectacles,
Tout ce qu'Antoine et moi nous goûtons sans remords;
Il sourit rarement, et dans son dur sourire,
Il semble se moquer de son propre génie;
Il paraît insulter au sentiment secret,
Qui malgré lui l'entraîne, et le force à sourire.

Un esprit de sa trempe est toujours en colère,
Quand il voit un mortel qui s'élève sur lui.
D'un pareil caractère il faut qu'on se défie.
Je te dis après tout ce qu'on peut redouter,
Non pas ce que je crains, je suis toujours moi-même.
Passe à mon côté droit, je suis sourd d'une oreille.
Dis-moi sur Cassius ce que je dois penser.

(César sort avec Antoine et sa suite.)

S C E N E V.

BRUTUS, CASSIUS, CASCA.

(Brutus tire Casca par la manche.)

C A S C A à Brutus.

CÉSAR fort, et Brutus par la manche me tire:
Voudrait-il me parler?

B R U T U S.

Oui, je voudrais favoir
Quel sujet à César cause tant de tristesse.

(m) Cela est encore tiré de Plutarque.

Théâtre. Tome X.

R

C A S C A.

Vous le savez assez, ne le suiviez-vous pas ?

B R U T U S.

Eh ! si je le savais, vous le demanderais-je ?

(Cette scène est continuée en prose.)

C A S C A.

Oui-dà ! Eh bien, on lui a offert une couronne, et cette couronne lui étant présentée, il l'a rejetée du revers de la main. (*il fait ici le geste qu'a fait César.*) Alors le peuple a applaudi par mille acclamations.

B R U T U S.

Pourquoi ce bruit a-t-il redoublé ?

C A S C A.

Pour la même raison.

C A S S I U S.

Mais on a applaudi trois fois. Pourquoi ce troisième applaudissement ?

C A S C A.

Pour cette même raison-là, vous dis-je.

B R U T U S.

Quoi ! on lui a offert trois fois la couronne ?

C A S C A.

Eh pardieu, et à chaque fois il l'a toujours doucement refusée, et à chaque signe qu'il feignait de n'en vouloir point, tous mes honnêtes voisins l'applaudissaient à haute voix.

C A S S I U S.

Qui lui a offert la couronne ?

C A S C A.

Eh qui donc ? Antoine.

B R U T U S.

De quelle manière s'y est-il pris, cher Casca ?

C A S C A.

Je veux être pendu si je fais précisément la manière ;

c'était une pure farce; je n'ai pas tout remarqué. J'ai vu Marc-Antoine lui offrir la couronne; ce n'était pourtant pas une couronne tout-à-fait, c'était un petit coronnet, (n) et, comme je vous l'ai déjà dit, il l'a rejeté. Mais selon mon jugement il aurait bien voulu le prendre; on le lui a offert encore, il l'a rejeté encore; mais, à mon avis, il était bien fâché de ne pas mettre les doigts dessus. On le lui a encore présenté, il l'a encore refusé; et à ce dernier refus la canaille a poussé de si hauts cris, et a battu de ses vilaines mains avec tant de fracas, et a tant jeté en l'air ses sales bonnets, et a laissé échapper tant de bouffées de sa puante haleine, que César en a été presque étouffé; il s'est évanoui, il est tombé par terre, et pour ma part, je n'osais rire, de peur qu'en ouvrant ma bouche, je ne requisse le mauvais air, infecté par la racaille.

CASSIUS.

Doucement, doucement. Dis-moi, je te prie; César s'est évanoui?

CASCA.

Il est tombé tout au milieu du marché; sa bouche écumait, il ne pouvait parler.

BRUTUS.

Cela est vraisemblable, il est sujet à tomber du haut-mal.

CASSIUS.

Non, César ne tombe point du haut-mal; c'est vous et

(n) Les coronnets sont de petites couronnes que les paires d'Angleterre portent sur la tête au sacre des rois et des reines, et dont les pairs ornent leurs armoiries. Il est bien étrange que *Shakespeare* ait traité en comique un récit dont le fond est si noble et si intéressant: mais il s'agit de la populace de Rome; et *Shakespeare* cherchait les suffrages de celle de Londres.

moi qui tombons ; c'est nous, honnête Casca, qui sommes en épilepsie.

C A S C A.

Je ne fais pas ce que vous entendez par-là ; mais je suis sûr que Jules César est tombé : et regardez-moi comme un menteur , si tout ce peuple en guenilles ne l'a pas claqué et sifflé , selon qu'il lui plaisait , ou déplaisait , comme il fait les comédiens sur le théâtre.

B R U T U S.

Mais qu'a-t-il dit quand il est revenu à lui ?

C A S C A.

Jarni, avant de tomber, quand il a vu la populace si aise de son refus de la couronne, il m'a ouvert son manteau, et leur a offert de se couper la gorge. Quand il a eu repris ses sens , il a dit à l'assemblée : Messieurs, si j'ai dit ou fait quelque chose de peu convenable , je prie vos seigneuries de ne l'attribuer qu'à mon infirmité. Trois ou quatre filles qui étaient auprès de moi se sont mises à crier : Hélas ! la bonne ame ! mais il ne faut pas prendre garde à elles ; car s'il avait égorgé leurs mères , elles en auraient dit autant.

B R U T U S.

Et après tout cela il s'en est retourné tout triste ?

C A S C A.

Oui.

C A S S I U S.

Cicéron a-t-il dit quelque chose ?

C A S C A.

Oui, il a parlé grec.

C A S S I U S.

Pourquoi ?

C A S C A.

Ma foi, je ne fais, je ne pourrai plus guère vous regarder

en face. Ceux qui l'ont entendu, se sont regardés en fouriant, et ont branlé la tête. Tout cela était du grec pour moi. Je n'ai plus de nouvelles à vous dire. Marullus et Flavius, pour avoir dépouillé les images de César de leurs ornemens, sont réduits au silence. Adieu : il y a eu encore bien d'autres sottises, mais je ne m'en souviens pas.

CASSIUS.

Casca, veux-tu souper avec moi ce soir ?

CASCA.

Non, je suis engagé.

CASSIUS.

Veux-tu dîner avec moi demain ?

CASCA.

Oui, si je suis en vie, si tu ne changes pas d'avis, et si ton dîner vaut la peine d'être mangé.

CASSIUS.

Fort bien, nous t'attendrons.

CASCA.

Attends-moi. Adieu, tous deux.

(le reste de cette scène est en vers.)

BRUTUS.

L'étrange compagnon, qu'il est devenu brute !
Je l'ai vu tout de feu jadis dans ma jeunesse.

CASSIUS.

Il est le même encor, quand il faut accomplir
Quelque illustre dessein, quelque noble entreprise.
L'apparence est chez lui rude, lente, et grossière ;
C'est la fausse, crois-moi, qu'il met à son esprit,
Pour faire avec plaisir digérer ses paroles.

BRUTUS.

Oui, cela me paraît : ami, séparons-nous ;
Demain, si vous voulez, nous parlerons ensemble.

Je viendrai vous trouver, ou vous viendrez chez moi.
J'y resterai pour vous.

C A S S I U S.

Volontiers, j'y viendrai.

Allez, en attendant, souvenez-vous de Rome.

S C E N E V I.

C A S S I U S *seul.*

BRUTUS, ton cœur est bon, mais cependant je vois
Que ce riche métal peut d'une adroite main
Recevoir aisément des formes différentes.
Un grand cœur doit toujours fréquenter les semblables :
Le plus beau naturel est quelquefois séduit.
César me veut du mal, mais il aime Brutus ;
Et si j'étais Brutus, et qu'il fût Cassius,
Je sens que sur mon cœur il aurait moins d'empire.
Je prétends cette nuit jeter à sa fenêtre
Des billets sous le nom de plusieurs citoyens ;
Tous lui diront que Rome espère en son courage,
Et tous obscurément condamneront César ;
Son joug est trop affreux, songeons à le détruire,
Ou songeons à quitter le jour que je respire.

(*Cassius sort.*)

(*Les deux derniers vers de cette scène sont rimés dans
l'original.*)

SCENE VII.

(*On entend le tonnerre ; on voit des éclairs. CASCA entre l'épée à la main. CICERON entre par un autre côté, et rencontre Casca.*)

CICERON.

BON soir, mon cher Casca. César est-il chez lui ?
Tu parais sans haleine, et les yeux effarés.

CASCA.

N'êtes-vous pas troublé, quand vous voyez la terre
Trembler avec effroi jusqu'en ses fondemens ?
J'ai vu cent fois les vents et les fières tempêtes,
Renverser les vieux troncs des chênes orgueilleux ;
Le fongueux Océan, tout écumant de rage,
Élever jusqu'au ciel ses flots ambitieux ;
Mais jusqu'à cette nuit je n'ai point vu d'orage
Qui fit pleuvoir ainsi les flammes sur nos têtes.
Ou la guerre civile est dans le firmament,
Ou le monde impudent met le ciel en colère,
Et le force à frapper les malheureux humains.

CICERON.

Casca, n'as-tu rien vu de plus épouvantable ?

CASCA.

Un esclave, je crois qu'il est connu de vous,
A levé sa main gauche ; elle a flambé soudain,
Comme si vingt flambeaux s'allumaient tous ensemble,
Sans que sa main brûlât, sans qu'il sentit les feux :
Bien plus, (depuis ce temps j'ai ce fer à la main)
Un lion a passé tout près du capitole ;
Ses yeux étincelans se sont tournés sur moi ;
Il s'en va fièrement, sans me faire de mal.

Cent femmes en ces lieux, immobiles, tremblantes,
 Jurent qu'elles ont vu des hommes enflammés
 Parcourir sans brûler la ville épouvantée.
 Le triste et sombre oiseau qui préside à la nuit,
 A dans Rome en plein jour poussé ses cris funèbres.
 Croyez-moi, quand le ciel assemble ses prodiges,
 Gardons-nous d'en chercher d'inutiles raisons,
 Et de vouloir fonder les lois de la nature.
 C'est le ciel qui nous parle, et qui nous avertit.

C I C E R O N.

Tous ces événemens paraissent effroyables :
 Mais pour les expliquer chacun suit ses pensées ;
 On s'écarte du but en croyant le trouver.
 Casca, César demain vient-il au capitolé ?

C A S C A.

Il y viendra : sachez qu'Antoine de sa part
 Doit vous faire avertir de vous y rendre aussi.

C I C E R O N.

Bon soir donc, cher Casca, les cieux chargés d'orages
 Ne nous permettent pas de demeurer : adieu.

(il sort.)

S C E N E V I I I.

C A S S I U S, C A S C A.

C A S S I U S.

Qui marche dans ces lieux à cette heure ?

C A S C A.

Un romain.

C A S S I U S.

C'est la voix de Casca.

C A S C A.

Votre oreille est fort bonne.

Quelle effroyable nuit !

C A S S I U S.

Ne vous en plaignez pas ;

Pour les honnêtes gens cette nuit a des charmes.

C A S C A.

Quelqu'un vit-il jamais les cieus plus courroucés ?

C A S S I U S.

Oui, celui qui connaît les crimes de la terre.

Pour moi, dans cette nuit j'ai marché dans les rues ;

J'ai présenté mon corps à la foudre, aux éclairs ;

La foudre et les éclairs ont épargné ma vie.

C A S C A.

Mais pourquoi tentiez-vous la colère des dieux ?

C'est à l'homme à trembler lorsque le ciel envoie

Ses messagers de mort à la terre coupable.

C A S S I U S.

Que tu parais grossier ! que ce feu du génie,

Qui luit chez les Romains, est éteint dans tes sens !

Ou tu n'as point d'esprit, ou tu n'en uses pas.

Pourquoi ces yeux hagards, et ce visage pâle ?

Pourquoi tant t'étonner des prodiges des cieus ?

De ce bruyant courroux veux-tu savoir la cause ?

Pourquoi ces feux errans, ces mânes déchainés,

Ces monstres, ces oiseaux, ces enfans qui prédissent ?

Pourquoi tout est sorti de ses bornes prescrites ?

Tant de monstres, crois-moi, doivent nous avertir

Qu'il est dans la patrie un plus grand monstre encore ;

Et si je te nommais un mortel, un romain,

Non moins affreux pour nous que cette nuit affreuse,

Que la foudre, l'éclair, et les tombeaux ouverts ;

Un insolent mortel dont les rugissemans

Semblent ceux du lion qui marche au capitolé ;
 Un mortel par lui-même aussi faible que nous,
 Mais que le ciel élève au dessus de nos têtes,
 Plus terrible pour nous, plus odieux cent fois
 Que ces feux, ces tombeaux, et ces affreux prodiges.

C A S C A.

C'est César, c'est de lui que tu prétends parler.

C A S S I U S.

Qui que ce soit, n'importe. Eh quoi donc, les Romains
 N'ont-ils pas aujourd'hui des bras comme leurs pères ?
 Ils n'en ont point l'esprit, ils n'en ont point les mœurs,
 Ils n'ont que la faiblesse et l'esprit de leurs mères.
 Les Romains dans nos jours ont donc cessé d'être hommes !

C A S C A.

Oui, si l'on m'a dit vrai, demain les sénateurs
 Accordent à César ce titre affreux de roi ;
 Et sur terre et sur mer il doit porter le sceptre,
 En tous lieux, hors de Rome où déjà César règne.

C A S S I U S.

Tant que je porterai ce fer à mon côté,
 Cassius sauvera Cassius d'esclavage.
 Dieux ! c'est vous qui donnez la force aux faibles cœurs,
 C'est vous qui des tyrans punissez l'injustice.
 Ni les superbes tours, ni les portes d'airain,
 Ni les gardes armés, ni les chaînes de fer,
 Rien ne retient un bras que le courage anime ;
 Rien n'ôte le pouvoir qu'un homme a sur soi-même.
 N'en doute point, Casca, tout mortel courageux
 Peut briser à son gré les fers dont on le charge.

C A S C A.

Oui, je m'en sens capable ; oui, tout homme en ses mains
 Porte la liberté de fortir de la vie.

CASSIUS.

Et pourquoi donc César nous peut-il opprimer ?
 Il n'eût jamais osé régner sur les Romains ;
 Il ne ferait pas loup, s'il n'était des moutons. (o)
 Il nous trouva chevreuils, quand il s'est fait lion.
 Qui veut faire un grand feu se sert de faible paille.
 Que de paille dans Rome ! et que d'ordure, ô ciel !
 Notre indigne bassesse a fait toute sa gloire.
 Mais que dis je ? ô douleurs ! où vais je m'emporter ?
 Devant qui mes regrets se font-ils fait entendre ?
 Êtes-vous un esclave ? êtes-vous un romain ?
 Si vous servez César, ce fer est ma ressource.
 Je ne crains rien de vous, je brave tout danger.

CASCAS.

Vous parlez à Casca, que ce mot vous suffise.
 Je ne fais point flatter César par des rapports.
 Prends ma main, parle, agis, fais tout pour sauver Rome.
 Si quelqu'un fait un pas dans ce noble dessein,
 Je le devancerai, compte sur ma parole.

CASSIUS.

Voilà le marché fait : je veux te confier
 Que de plus d'un romain j'ai soulevé la haine.
 Ils sont prêts à former une grande entreprise,
 Un terrible complot, dangereux, important.
 Nous devons nous trouver au porche de Pompée,
 Allons, car à présent dans cette horrible nuit,
 On ne peut se tenir, ni marcher dans les rues.
 Les éléments armés, ensemble confondus,
 Sont comme mes projets, fiers, sanglans, et terribles.

(o) Le loup et les moutons ne gâtent point les beautés de ce morceau, parce que les Anglais n'attachent point à ces mots une idée basse ; ils n'ont point de proverbe, *qui se fait brebis le loup le mange.*

C A S C A.

Arrête, quelqu'un vient à pas précipités.

C A S S I U S.

C'est Cinna, sa démarche est aisée à connaître.

C'est un ami. (p)

S C E N E I X.

C A S S I U S, C A S C A, C I N N A.

C A S S I U S.

C I N N A, qui vous hâte à ce point?

C I N N A.

Je vous cherchais. Cimber ferait-il avec vous?

C A S S I U S.

Non, c'est Casca, je peux répondre de son zèle;

C'est un des conjurés.

C I N N A.

J'en rends grâces au ciel.

Mais quelle horrible nuit! Des visions étranges

De quelques-uns de nous ont glacé les esprits.

C A S S I U S.

M'attendiez-vous?

C I N N A.

Sans doute, avec impatience.

Ah! si le grand Brutus était gagné par vous!

C A S S I U S.

Il le fera, Cinna. Va porter ce papier (q)

(p) Presque toute cette scène me paraît pleine de grandeur, de force, et de beautés vraies.

(q) Un papier du temps de César n'est pas trop dans le costume; mais il n'y faut pas regarder de si près; il faut songer que Shakespeare n'avait point eu d'éducation, qu'il devait tout à son seul génie.

Sur la chaire où se sied le préteur de la ville ;
Et jette adroitement cet autre à sa fenêtre :
Mets cet autre papier aux pieds de la statue
De l'antique Brutus qui fut punir les rois.
Tu te rendras après au porche de Pompée.
Avons-nous Décius avec Trébonius ?

C I N N A.

Tous, excepté Cimber, au porche vous attendent,
Et Cimber est allé chez vous pour vous parler.
Je cours exécuter vos ordres respectables.

C A S S I U S.

Allons, Casca, je veux parler avant l'aurore
Au généreux Brutus, les trois quarts de lui-même
Sont déjà dans nos mains, nous l'aurons tout entier,
Et deux mots suffiront pour subjuguier son ame.

C A S C A.

Il nous est nécessaire, il est aimé dans Rome ;
Et ce qui dans nos mains peut paraître un forfait,
Quand il nous aidera, passera pour vertu.
Son crédit dans l'Etat est la riche alchimie,
Qui peut changer ainsi les espèces des choses.

C A S S I U S.

J'attends tout de Brutus, et tout de son mérite.
Allons, il est minuit, et devant qu'il soit jour
Il faudra l'éveiller, et s'assurer de lui.

Fin du premier acte.

A C T E I I .

S C E N E P R E M I E R E .

BRUTUS , et LUCIUS *l'un de ses domestiques dans le jardin de la maison de Brutus.*

B R U T U S .

O H , Lucius ! holà ! j'observe en vain les astres.
Je ne puis deviner quand le jour paraîtra.
Lucius ! je voudrais dormir comme cet homme.
Ah ! Lucius , debout , éveille-toi , te dis-je.

L U C I U S .

M'appellez-vous ? Mi'ord.

B R U T U S .

Va chercher un flambeau ;

Va , tu le porteras dans ma bibliothèque ,
Et dès qu'il y fera , tu viendras m'avertir.

(Brutus reste seul .)

Il faut que César meure , — oui , Rome enfin l'exige ; —
Je n'ai point , je l'avoue , à me plaindre de lui ;
Et la cause publique est tout ce qui m'anime.
Il prétend être roi ! — mais , quoi ! le diadème
Change-t-il après tout la nature de l'homme ?
Oui ; le brillant soleil fait croître les serpens.
Pensons-y : nous allons l'armer d'un dard funeste ,
Dont il peut nous piquer sitôt qu'il le voudra.
Le trône et la vertu sont rarement ensemble.
Mais quoi ! je n'ai point vu que César jusqu'ici
Ait à ses passions accordé trop d'empire.
N'importe , — on fait assez quelle est l'ambition.

L'échelle des grandeurs à ses yeux se présente ;
 Elle y monte en cachant son front aux spectateurs ;
 Et quand elle est au haut, alors elle se montre ;
 Alors jusqu'à au ciel élevant ses regards,
 D'un coup d'œil méprisant sa vanité dédaigne
 Les premiers échelons qui firent sa grandeur.
 C'est ce que peut César. Il le faut prévenir.
 Oui, c'est-là son destin, c'est-là son caractère ;
 C'est un œuf de serpent, qui, s'il était couvé,
 Serait aussi méchant que tous ceux de sa race.
 Il le faut dans sa coque écraser sans pitié.

LUCIUS *rentre.*

Les flambeaux sont déjà dans votre cabinet ;
 Mais lorsque je cherchais une pierre à fusil,
 J'ai trouvé ce billet, Monsieur, sur la fenêtre,
 Cacheté comme il est, et je suis très-certain
 Que ce papier n'est là que depuis cette nuit.

BRUTUS.

Va-t-en te reposer, il n'est pas jour encore.
 Mais à propos, demain n'avons-nous pas les ides ? (a)

LUCIUS.

Je n'en fais rien, Monsieur. (b)

BRUTUS.

(a) Prends le calendrier,
 Et viens m'en rendre compte.

LUCIUS.

Oui j'y cours à l'instant.

BRUTUS *décacheté le billet.*

Ouvrons, car les éclairs et les exhalaïsons

(a) Ce sont ces fameuses ides de mars, 15 du mois, où César fut assassiné.

(b) Il l'appelle tantôt *milord*, tantôt *monfieur*, *Sir*.

Font assez de clarté pour que je puisse lire. (*il lit.*)
 “ Tu dors; éveille-toi, Brutus, et songe à Rome;
 „ Tourne les yeux sur toi, tourne les yeux sur elle.
 „ Es-tu Brutus encor? peux-tu dormir, Brutus?
 „ Debout. Sers ton pays, parle, frappe, et nous venge. ”
 J'ai reçu quelquefois de semblables conseils,
 Je les ai recueillis. On me parle de Rome;
 Je pense à Rome assez — Rome — c'est de tes rues
 Que mon aïeul Brutus osa chasser Tarquin.
 Tarquin! c'était un roi. — *Parle, frappe, et nous venge.*
 Tu veux donc que je frappe — oui, je te le promets,
 Je frapperai. Ma main vengera tes outrages,
 Ma main, n'en doute point, remplira tous tes vœux.

L U C I U S *rentre.*

Nous avons ce matin le quinzisième du mois.

B R U T U S.

C'est fort bien; cours ouvrir, quelqu'un frappe à la porte.

(*Lucius va ouvrir.*)

Depuis que Cassius m'a parlé de César,
 Mon cœur s'est échauffé, je n'ai pas pu dormir.
 Tout le temps qui s'écoule entre un projet terrible
 Et l'accomplissement, n'est qu'un fantôme affreux,
 Un rêve épouvantable, un assaut du génie,
 Qui dispute en secret avec cet attentat; (c)
 C'est la guerre civile en notre ame excitée.

L U C I U S.

Cassius votre frère (d) est là qui vous demande.

B R U T U S.

Est-il seul?

(c) Il y a dans l'original, *le génie tient conseil avec ces instrumens de mort.* Cet endroit se retrouve dans une note de *Cinna*, mais moins exactement traduit.

(d) *Votre frère* veut dire ici *votre ami.*

LUCIUS.

Non, Monsieur, sa fuite est assez grande.

BRUTUS.

En connais-tu quelqu'un ?

LUCIUS.

Je n'en connais pas un.

Couverts de leurs (e) chapeaux jusques à leurs oreilles,

Ils ont dans leurs manteaux enterré leurs visages ;

Et nul à Lucius ne s'est fait reconnaître :

Pas la moindre amitié.

BRUTUS.

Ce sont nos conjurés.

O conspiration ! quoi, dans la nuit tu trembles !

Dans la nuit favorable aux autres attentats !

Ah ! quand le jour viendra, dans quels antres profonds

Pourras-tu donc cacher ton monstrueux visage ?

Va, ne te montre point, prends le masque imposant

De l'affabilité, des respects, des careffes.

Si tu ne fais cacher tes traits épouvantables,

Les ombres de l'enfer ne sont pas assez fortes

Pour dérober ta marche aux regards de César.

(e) Hats, chapeaux.

S C E N E II.

CASSIUS, CASCA, DECIUS, CINNA, METELLUS,
enveloppés dans leurs marteaux. TREBONIUS,
en se découvrant.

TREBONIUS.

Nous venons hardiment troubler votre repos.
 Bonjour, Brutus; parlez, sommes-nous importuns?

BRUTUS.

Non, le sommeil me fuit; non, vous ne pouvez l'être.
 (*à part à Cassius.*)

Ceux que vous amenez sont-ils connus de moi?

CASSIUS.

Tous le sont; chacun d'eux vous aime et vous honore.
 Puissiez-vous seulement, en vous rendant justice,
 Vous estimer, Brutus, autant qu'ils vous estiment!
 Voici Trébonius.

BRUTUS.

Qu'il soit le bien venu.

CASSIUS.

Celui qui l'accompagne est Décius Brutus.

BRUTUS.

Très-bien venu de même.

CASSIUS.

Et cet autre est Casca.

Celui-là c'est Cimber, et celui-ci Cinna.

BRUTUS.

Tous les très-bien venus. — Quels projets importants
 Les mènent dans ces lieux entre vous et la nuit?

CASSIUS.

Puis-je vous dire un mot?

(il lui parle à l'oreille ; et pendant ce temps-là les conjurés
se retirent un peu.)

DEC I U S.

L'orient est ici ; le soleil va paraître.

C A S C A.

Non.

DEC I U S.

Pardonnez, Monsieur, déjà quelques rayons,
Messagers de l'aurore, ont blanchi les nuages.

C A S C A.

Avouez que tous deux vous vous êtes trompés :
Tenez, le soleil est au bout de mon épée ;
Il s'avance de loin vers le milieu du ciel,
Amenant avec lui les beaux jours du printemps.
Vous verrez dans deux mois qu'il s'approche de l'ourse ;
(f) Mais ses traits à présent frappent au capitolé.

B R U T U S.

Donnez-moi tous la main, amis, l'un après l'autre.

C A S S I U S.

Jurez tous d'accomplir vos desseins généreux.

B R U T U S.

Laissons là les fermens. Si la patrie en larmes,
Si d'horribles abus, si nos malheurs communs
Ne font pas des motifs assez puissans sur vous,
Rompons tout ; hors d'ici, retournez dans vos lits,
Dormez, laissez veiller l'affreuse tyrannie ;
Que sous son bras sanglant chacun tombe à son tour.
Mais si tant de malheurs, ainsi que je m'en flatte,
Doivent remplir de feu les cœurs froids des poltrons,
Inspirez la valeur aux plus timides femmes,
Qu'avons nous donc besoin d'un nouvel éperon ?

(f) On a traduit cette dissertation, parce qu'il faut tout
traduire.

Quel lien nous faut-il que notre propre cause ?
 Et quel autre serment que l'honneur, la parole ?
 L'amour de la patrie est notre engagement ;
 La vertu, mes amis, se fie à la vertu. (g)
 Les prêtres, les poltrons, les fripons, et les faibles ;
 Ceux dont on se défie, aux sermens ont recours.
 Ne fouillez pas l'honneur d'une telle entreprise ;
 Ne faites pas la honte à votre juste cause,
 De penser qu'un serment soutienne vos grands cœurs.
 Un Romain est bâtard s'il manque à sa promesse.

CASSIUS.

Aurons-nous Cicéron ? voulez-vous le fonder ?
 Je crois qu'avec vigueur il sera du parti.

CASCAS.

Ah ! ne l'oublions pas.

CINNA.

Ne faisons rien sans lui.

CIMBER.

Pour nous faire approuver, ses cheveux blancs fussent ;
 Il gagnera des voix ; on dira que nos bras
 Ont été dans ce jour guidés par sa prudence ;
 Notre âge jeune encore, et notre emportement
 Trouveront un appui dans sa grave vieillesse.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez point, ne lui confiez rien.
 Il n'achève jamais ce qu'un autre commence.
 Il prétend que tout vienne et dépende de lui.

CASSIUS.

Laissons donc Cicéron.

(g) Y a-t-il rien de plus beau que le fond de ce discours ?
 Il est vrai que la grandeur en est un peu avilie par quelques
 idées un peu basses, mais toutes sont naturelles et fortes,
 sans épithètes et sans langueur.

C A S C A.

Il nous servirait mal,

C I M B E R.

César est-il le seul que nous devons frapper ?

C A S S I U S.

Je crois qu'il ne faut pas qu'Antoine lui survive ;
 Il est trop dangereux , vous savez ses mesures ;
 Il peut les pousser loin ; il peut nous perdre tous ;
 Il faut le prévenir ; que César et lui meurent.

B R U T U S.

Cette (h) *course* aux Romains paraîtrait trop sanglante ;
 On nous reprocherait la colère et l'envie ,
 Si nous coupons la tête , et puis hâchons les membres ;
 Car Antoine n'est rien qu'un membre de César.
 (i) Ne soyons point bouchers , mais sacrificateurs.
 Qui voulons-nous punir ? c'est l'esprit de César.
 Mais dans l'esprit d'un homme on ne voit point de sang.
 Ah ! que ne pouvons-nous , en punissant cet homme ,
 Exterminer l'esprit sans démembrer le corps !
 Hélas ! il faut qu'il meure. — O généreux amis ,
 Frappons avec audace , et non pas avec rage ;
 Faisons de la victime un plat digne des Dieux ,
 Non pas une carcasse aux chiens abandonnée :
 Que nos cœurs aujourd'hui soient comme un maître habile
 Qui fait par ses laquais commettre quelque crime ,
 Et qui les gronde ensuite. Ainsi notre vengeance
 Paraîtra nécessaire , et non pas odieuse.

(h) Le mot *course* fait peut-être allusion à la course des lupercales. *Course* signifie aussi *service de plats sur table*.

(i) Observez que c'est ici un morceau des plus admirés sur le théâtre de Londres. Pope et l'évêque Warburton l'ont imprimé avec des guillemets , pour en faire mieux remarquer les beautés. Il est traduit vers pour vers avec exactitude.

Nous ferons médecins, et non pas assassins.
 Ne pensons plus, amis, à frapper Marc - Antoine ;
 Il ne peut, croyez - moi, rien de plus contre nous,
 Que le bras de César, quand la tête est coupée.

C A S S I U S.

Cependant je le crains ; je crains cette tendresse
 Qu'en son cœur pour César il porte enracinée.

B R U T U S.

Hélas ! bon Cassius, ne le redoute point ;
 S'il aime tant César, il pourrait tout au plus
 S'en occuper, le plaindre, et peut-être mourir :
 Il ne le fera pas, car il est trop livré
 Aux plaisirs, aux festins, aux jeux, à la débauche.

T R E B O N I U S.

Non, il n'est point à craindre, il ne faut point qu'il meure ;
 Nous le verrons bientôt rire de tout ceci.

*(On entend sonner l'horloge, ce n'est pas que les Romains
 eussent des horloges sonnantes, mais le costume est observé
 ici comme dans tout le reste.)*

B R U T U S.

Paix, comptons.

C A S S I U S.

Vous voyez qu'il est déjà trois heures.

T R E B O N I U S.

Il faut nous séparer.

C A S C A.

Il est douteux encore

Si César osera venir au capitolé.

Il change, il s'abandonne aux superstitions.

Il ne méprise plus les revenans, les songes ;

Et l'on dirait qu'il croit à la religion.

L'horreur de cette nuit, ces effrayans prodiges,

Les discours des devins, les rêves des augures,
Pourraient le détourner de marcher au Sénat.

DECIUS.

Ne crains rien, si telle est sa résolution,
Je l'en ferai changer. Il aime tous les contes;
Il parle volontiers de la chasse aux licornes;
Il dit qu'avec du bois on prend ces animaux,
Qu'à l'aide d'un miroir on attrappe les ours,
Et que dans des filets on saisit les lions;
Mais les flatteurs, dit-il, sont les filets des hommes.
Je le lourai sur-tout de haïr les flatteurs.
(k) Il dira qu'il les hait, étant flatté lui-même.
Je lui tendrai ce piège, et le gouvernerai.
J'engagerai César à sortir sans rien craindre.

CASSIUS.

Allons tous le prier d'aller au capitolé.

BRUTUS.

A huit heures, amis, à ce temps au plus tard.

CINNA.

N'y manquons pas au moins, au plus tard à huit heures.

CIMBER.

Caïus Ligarius veut du mal à César.

César, vous le savez, l'avait persécuté,
Pour avoir noblement dit du bien de Pompée.
Pourquoi Ligarius n'est-il pas avec nous?

BRUTUS.

Va le trouver, Cimber; je le chéris, il m'aime;
Qu'il vienne; à nous servir je saurai l'engager.

CASSIUS.

L'aube du jour paraît, nous vous laissons, Brutus.

(k) L'évêque Warburton dans son commentaire sur *Shakespeare*, dit que cela est admirablement imaginé.

Amis, dispersez-vous; songez à vos promesses;
Qu'on reconnoisse en vous des Romains véritables.

B R U T U S.

(1) Paraissez gais, contens, mes braves gentilshommes;
Gardez que vos regards trahissent vos desseins;
Imitez les acteurs du théâtre de Rome;
Ne vous rebutez point, soyez fermes, constants.
Adieu, je donne à tous le bonjour, et partez.

(*Lucius est endormi dans un coin.*)

Eh, garçon! — Lucius! — Il dort profondément.
Ah! de ce doux sommeil goûte bien la rosée.
Tu n'as point en dormant de ces rêves cruels
Dont notre inquiétude accable nos pensées.
Nous sommes agités, ton ame est en repos.

S C E N E I I I.

B R U T U S, et P O R C I A sa femme.

P O R C I A.

B R U T U S — Milord!

B R U T U S.

Pourquoi paraître si matin?

Que voulez-vous? songez que rien n'est plus mal sain,
Pour une santé faible ainsi que vous l'avez,
D'affronter, le matin, la crudité de l'air.

P O R C I A.

Si l'air est si mal sain, il doit l'être pour vous.
Ah, Brutus! ah pourquoi vous dérober du lit?
Hier quand nous soupions, vous quittâtes la table;
Et vous vous promeniez, pensif, et soupirant,

(1) On traduit exactement.

Je vous dis : Qu'avez-vous ? Mais en croisant les mains,
 Vous fixâtes sur moi des yeux sombres et tristes.
 J'insistai, je pressai, mais ce fut vainement.
 Vous frappâtes du pied en vous grattant la tête.
 Je redoublai d'instance, et vous, sans dire un mot,
 D'un revers de la main, signe d'impatience,
 Vous fîtes retirer votre femme interdite.
 Je craignis de choquer les ennuis d'un époux,
 Et je pris ce moment pour un moment d'humeur,
 (m) Que souvent les maris font sentir à leurs femmes.
 Non, je ne puis, Brutus, ni vous laisser parler,
 Ni vous laisser manger, ni vous laisser dormir,
 Sans savoir le sujet qui tourmente votre ame.
 Brutus, mon cher Brutus — Ah ! ne me cachez rien.

B R U T U S.

Je me porte assez mal, c'est-là tout mon secret.

P O R C I A.

Brutus est homme sage, et s'il se portait mal,
 Il prendrait les moyens d'avoir de la santé.

B R U T U S.

Aussi fais-je ; ma femme, allez vous mettre au lit.

P O R C I A.

Quoi, vous êtes malade, et pour vous restaurer,
 A l'air humide et froid vous marchez presque nu ;
 Et vous sortez du lit pour amasser un rhume !
 Pensez-vous vous guérir en étant plus malade ?
 Non, Brutus, votre esprit roule de grands projets ;
 Et moi par ma vertu, par les droits d'une épouse,
 Je dois en être instruite, et je vous en conjure.
 Je tombe à vos genoux. — Si jadis ma beauté

(m) C'est encore un des endroits qu'on admire, et qui sont marqués avec des guillemets.

Vous fit sentir l'amour, et si notre hyménée
 M'incorpore avec vous, fait un être de deux,
 Dites-moi ce secret, à moi votre moitié,
 A moi qui vis pour vous, à moi qui suis vous-même.
 Eh bien, vous soupirez, parlez, quels inconnus
 Sont venus vous chercher en voilant leurs visages ?
 Se cacher dans la nuit ! pourquoi ? quelles raisons ?
 Que voulaient-ils ?

B R U T U S.

Hélas ! Porcia, levez-vous.

P O R C I A.

Si vous étiez encor le bon, l'humain Brutus,
 Je n'aurais pas besoin de me mettre à vos pieds.
 Parlez, dans mon contrat est-il donc stipulé
 Que je ne saurai rien des secrets d'un mari ?
 N'êtes-vous donc à moi, Brutus, qu'avec réserve ?
 Et moi ne suis-je à vous que comme une compagne,
 Soit au lit, soit à table, ou dans vos entretiens,
 Vivant dans les faubourgs de votre volonté ?
 S'il est ainsi, Porcie est votre concubine, (n)
 Et non pas votre femme.

B R U T U S.

Ah ! vous êtes ma femme.

Femme tendre, honorable, et plus chère à mon cœur
 Que les gouttes de sang dont il est animé.

P O R C I A.

S'il est ainsi, pourquoi me cacher vos secrets ?
 Je suis femme, il est vrai, mais femme de Brutus ;
 Mais fille de Caton, pourriez-vous bien douter
 Que je sois élevée au-dessus de mon sexe,

(n) Il y a dans l'original, *whore*, putain.

Voyant qui m'a fait naître, et qui j'ai pour époux? (o)
 Confiez-vous à moi, soyez sûr du secret.
 J'ai déjà sur moi-même essayé ma constance;
 J'ai percé d'un poignard ma cuisse en cet endroit;
 J'ai souffert sans me plaindre, et ne saurais me taire?

BRUTUS.

Dieux, qu'entends-je? grands dieux, rendez-moi digne d'elle.
 Ecoute, écoute, on frappe, on frappe, écarte-toi.
 Bientôt tous mes secrets dans mon cœur enfermés
 Passeront dans le tien. Tu sauras tout, Porcie,
 Va, mes sourcils froncés prennent un air plus doux.

SCENE IV.

BRUTUS, LUCIUS, LIGARIUS:

LUCIUS *courant à la porte.*

QUI va-là? répondez.

LUCIUS *en entrant et adressant la parole à Brutus?*

Un homme languissant,

Un malade qui vient pour vous dire deux mots.

BRUTUS.

C'est ce Ligarius dont Cimber m'a parlé.

(o) *Corneille dit la même chose dans Pompée. César parle ainsi à Cornélie:*

Certes, vos sentimens font assez reconnaître,
 Qui vous donna la main, et qui vous donna l'être;
 Et l'on juge aisément, au cœur que vous portez,
 Où vous êtes entrée, et de qui vous portez, etc.

Il est vrai qu'un vers suffisait, que cette noble pensée perd de son prix, en étant répétée, retournée; mais il est beau que *Shakespeare* et *Corneille* aient eu la même idée.

(à *Lucius.*)

Garçon, retire-toi. Eh bien, Ligarius?

L I G A R I U S.

C'est d'une faible voix que je te dis bonjour.

B R U T U S.

Tu portes une écharpe! hélas, quel contre-temps!
Que ta santé n'est-elle égale à ton courage!

L I G A R I U S.

Si le cœur de Brutus a formé des projets
Qui soient dignes de nous, je ne suis plus malade.

B R U T U S.

J'ai formé des projets dignes d'être écoutés,
Et d'être secondés par un homme en santé.

L I G A R I U S.

Je sens par tous les Dieux vengeurs de ma patrie,
Que je me porte bien. O toi, l'ame de Rome!
Toi, brave descendant du vainqueur des Tarquins,
Qui comme un (*p*) exorciste as conjuré dans moi
L'esprit de maladie à qui j'étais livré,
Ordonne, et mes efforts combattront l'impossible;
Ils en viendront à bout. Que faut-il faire? dis.

B R U T U S.

Un exploit qui pourra guérir tous les malades.

L I G A R I U S.

Je crois que des gens sains pourront s'en trouver mal.

B R U T U S.

Je le crois bien aussi. Viens, je te dirai tout.

L I G A R I U S.

Je te suis; ce seul mot vient d'enflammer mon cœur.

(*p*) *L'exorciste* dans la bouche des Romains est singulier. Toute cette pièce pourrait être chargée de pareilles notes; mais il faut laisser faire les réflexions au lecteur.

Je ne fais pas encor ce que tu veux qu'on fasse;
Mais viens, je le ferai; tu parles, il suffit.

(ils s'en vont.)

S C E N E V.

Le théâtre représente le palais de CESAR. La foudre gronde. Les éclairs étincellent.

C E S A R.

LA terre avec le ciel est cette nuit en guerre;
Calphurnie a trois fois crié dans cette nuit,
Au secours, César meurt; venez, on l'assassine.
Holà! quelqu'un.

LE DOMESTIQUE.

Milord.

C E S A R.

Va-t-en dire à nos prêtres

De faire un sacrifice, et tu viendras soudain
M'avertir du succès.

LE DOMESTIQUE.

Je n'y manquerai pas.

C A L P H U R N I A.

Où voulez-vous aller? vous ne sortirez point,
César, vous resterez ce jour à la maison.

C E S A R.

Non, non, je sortirai; tout ce qui me menace
(g) Ne s'est jamais montré que derrière mon dos.
Tout s'évanouira quand il verra ma face.

C A L P H U R N I A.

Je n'affistai jamais à ces cérémonies;
Mais je tremble à présent. Les gens de la maison

(g) Encore une fois la traduction est fidelle.

Difent que l'on a vu des chofes effroyables.
 Une lionne a fait fes petits dans la rue ;
 Des tombeaux qui s'ouvraient, des morts font échappés ;
 Des bataillons armés, combattans dans les nues,
 Ont fait pleuvoir du fang fur le mont Tarpéien ;
 Les airs ont retenti des cris des combattans ;
 Les chevaux henniffaient ; les mourans foupiraient ;
 Des fantômes criaient et hurlaient dans les places.
 On n'avait jamais vu de pareils accidens ;
 Je les crains.

C E S A R.

Pourquoi craindre ? on ne peut éviter
 Ce que l'arrêt des Dieux a prononcé fur nous.
 César prétend fortir. Sachez que ces augures
 Sont pour le monde entier autant que pour César.

C A L P H U R N I A.

Quand les gueux vont mourir, il n'eft point de comètes ;
 Mais le ciel enflammé prédit la mort des princes.

C E S A R.

Un poltron meurt cent fois avant de mourir une ;
 Et le brave ne meurt qu'au moment du trépas.
 Rien n'eft plus étonnant, rien ne me fuprend plus,
 Que lorsque l'on me dit qu'il eft des gens qui craignent.
 Que craignent-ils ? la mort eft un but néceffaire.
 Mourons quand il faudra.

(Le domestique revient.)

Que difent les augures ?

L E D O M E S T I Q U E.

Gardez-vous, difent-ils, de fortir de ce jour.
 En fondant l'avenir dans le fein des victimes,
 Vainement de leur bête ils ont cherché le cœur.

(il s'en va.)

CÉSAR.

Le ciel prétend ainsi se moquer des poltrons,
 César ferait lui-même une bête sans cœur,
 S'il était au logis arrêté par la crainte.
 Il fortira, vous dis-je, et le danger (r) fait bien
 Que César est encor plus dangereux que lui.
 Nous sommes deux lions de la même portée;
 Je suis l'aîné; je suis le plus vaillant des deux;
 Je ne fortirais point!

CALPURNIA.

Hélas! mon cher Milord,

Votre témérité détruit votre prudence.
 Ne sortez point ce jour. Songez que c'est ma crainte,
 Et non la vôtre enfin qui doit vous retenir.
 Nous enverrons Antoine au Sénat assemblé;
 Il dira que César est aujourd'hui malade.
 J'embrasse vos genoux, faites-moi cette grâce.

CÉSAR.

Antoine dira donc que je me trouve mal;
 Et pour l'amour de vous je reste à la maison.

SCENE VI.

DECIVS *entre.*

CÉSAR à DECIVS.

AH! voilà Décivus, il fera le message.

DECIVS.

Serviteur et bonjour, noble et vaillant César;
 Je viens pour vous chercher, le sénat vous attend.

(r) Traduit mot à mot.

C E S A R .

Vous venez à propos , cher Décius Brutus.
A tous les sénateurs faites mes complimens.
Dites - leur qu'au Sénat je ne faurais aller.

(à part .)

Je ne peux , (c'est très-faux) je n'ose , (encor plus faux .)
Dites - leur , Décius , que je ne le veux pas .

C A L P H U R N I A .

Dites qu'il est malade .

C E S A R .

Eh quoi ! César mentir !

Ai-je au nord de l'Europe étendu mes conquêtes,
Pour n'oser dire vrai devant ces vieilles barbes ?
Vous direz seulement que je ne le veux pas .

D E C I U S .

Grand César , dites - moi du moins quelque raison ;
Si je n'en disais pas , on me rirait au nez .

C E S A R .

La raison , Décius , est dans ma volonté :
Je ne veux pas , ce mot suffit pour le Sénat :
Mais César vous chérit , mais je vous aime , vous ;
Et pour vous satisfaire il faut vous avouer
Qu'au logis aujourd'hui je suis malgré moi-même
Retenu par ma femme : — elle a révé la nuit ,
Qu'elle a vu ma statue en fontaine changée ,
Jeter par cent canaux des ruisseaux de pur sang .
De vigoureux Romains accouraient en riant ;
Et dans ce sang , dit - elle , ils ont lavé leurs mains .
Elle croit que ce songe est un avis des Dieux .
Elle m'a conjuré de demeurer chez moi .

D E C I U S .

Elle interprète mal ce songe favorable :
C'est une vision très - belle et très - heureuse .

Tous ces ruisseaux de sang fortans de la statue,
 Ces Romains se baignant dans ce sang précieux,
 Figurent que par vous Rome vivifiée,
 Reçoit un nouveau sang et de nouveaux destins.

C E S A R.

C'est très-bien expliquer le songe de ma femme.

D E C I U S.

Vous en ferez certain, lorsque j'aurai parlé.
 Sachez que le Sénat va vous couronner roi;
 Et s'il apprend par moi que vous ne venez pas,
 Il est à présumer qu'il changera d'avis.
 C'est se moquer de lui, César, que de lui dire:
 " Sénat, séparez-vous, vous vous rassemblerez
 „ Lorsque sa femme aura des rêves plus heureux."
 Ils diront tous, César est devenu timide.
 Pardonnez-moi, César, excusez ma tendresse;
 Vos refus m'ont forcé de vous parler ainsi.
 L'amitié, la raison vous font ces remontrances.

C E S A R.

Ma femme, je rougis de vos fottes terreurs,
 Et je suis trop honteux de vous avoir cédé.
 Qu'on me donne ma robe, et je vais au Sénat.

S C E N E V I I .

CESAR, BRUTUS, LIGARIUS, CIMBER,
TREBONIUS, CINNA, CASCA, CALPHURNIA,
PUBLIUS.

C E S A R .

AH, voilà Publius qui vient pour me chercher.

P U B L I U S .

Bonjour, César.

C E S A R .

Soyez bien venu, Publius.

Eh quoi, Brutus aussi, vous venez si matin!

Bonjour, Casca, bonjour, Caius Ligarius.

Je vous ai fait, je crois, moins de mal que la fièvre,
Qui ne vous a laissé que la peau sur les os.

Quelle heure est-il?

B R U T U S .

César, huit heures sont sonnées.

C E S A R .

Je vous suis obligé de votre courtoisie.

(*Antoine entre, et César continue.*)

Antoine, dans les jeux passe toutes les nuits,
Et le premier debout! Bonjour, mon cher Antoine.

A N T O I N E .

Bonjour, noble César.

C E S A R .

Va, fais tout préparer:

On doit fort me blâmer de m'être fait attendre.

Cinna, Cimber, et vous, mon cher Trébonius,

J'ai pour une heure entière à vous entretenir.

Au sortir du Sénat venez à ma maison ;
 Mettez-vous près de moi pour que je m'en souviene.

TREBONIUS (à part)

Je n'y manquerai pas. Va, j'en ferai si près,
 Que tes amis voudraient que j'eusse été bien loin.

CESAR.

Allons tous au logis, buvons bouteille ensemble, (s)
 Et puis en bons amis nous irons au Sénat.

BRUTUS à part.

Ce qui paraît semblable est souvent différent.
 Mon cœur saigne en secret de ce que je vais faire.
 (ils sortent tous, et César reste avec Calphurnia.)

SCENE VIII.

*Le théâtre représente une rue près du capitolé. Un d'avis
 nommé ARTEMIDORE arrive en lisant un papier
 dans le fond du théâtre.*

ARTEMIDORE lisant.

“CESAR, garde-toi de Brutus; prends garde à
 „ Cassius; ne laisse point Calca t'approcher; observe
 „ bien Cinna; défie-toi de Trébonius; examine bien
 „ Cimber, Décius; Brutus ne t'aime point; tu as outragé
 „ Ligarius; tous ces gens-là sont animés du même
 „ esprit, ils sont aigris contre César. Si tu n'es pas
 „ immortel, prends-garde à toi. La sécurité enhardit la
 „ conspiration. Que les Dieux tout-puissans te défendent!

Ton fidèle Artémidore.

Prenons mon poste ici. Quand César passera,
 Présentons cet écrit ainsi qu'une requête.

(s) Toujours la plus grande fidélité dans la traduction.

Je suis outré de voir que toujours la vertu
Soit exposée aux dents de la cruelle envie.
Si César lit cela, ses jours sont conservés,
Sinon la destinée est du parti des traîtres.

(*il sort, et se met dans un coin.*)

(*Porcia arrive avec Lucius.*)

P O R C I A à *Lucius.*

Garçon, cours au Sénat, ne me réponds point, vole.
Quoi! tu n'es pas parti?

L U C I U S.

Donnez-moi donc vos ordres.

P O R C I A.

Je voudrais que déjà tu fusses de retour,
Avant que t'avoir dit ce que tu dois y faire.
O confiance! ô courage! animez mes esprits,
Séparez par un roc mon cœur d'avec ma langue.
Je ne suis qu'une femme, et pense comme un homme.

(*à Lucius.*)

Quoi, tu restes ici?

L U C I U S.

Je ne vous comprends pas;
Que j'aille au capitolé, et puis que je revienne,
Sans me dire pourquoi, ni ce que vous voulez!

P O R C I A.

Garçon... tu me diras... comment Brutus se porte;
Il est forti malade... attends... observe bien —
Tout ce que César fait, quels courtisans l'entourent. —
Reste un moment, garçon. Quel bruit, quels cris j'entends!

L U C I U S.

Je n'entends rien, Madame.

P O R C I A.

Ouvre l'oreille, écoute;
J'entends des voix, des cris, un bruit de combattans,

Que le vent porte ici du hant du capitolé.

LUCIUS.

Madame, en vérité, je n'entends rien du tout.

(*Artémidore entre.*)

S C E N E IX.

PORCIA, ARTEMIDORE.

PORCIA.

APPROCHE ici, l'ami; que fais-tu? d'où viens-tu?

ARTEMIDORE.

Je viens de ma maison.

PORCIA.

Sais-tu quelle heure il est?

ARTEMIDORE.

Neuf heures.

PORCIA.

Mais, César est-il au capitolé?

ARTEMIDORE.

Pas encor, je l'attends ici sur son chemin.

PORCIA.

Tu veux lui présenter quelque placet, sans doute?

ARTEMIDORE.

Oui; puisse ce placet plaire aux yeux de César!

Que César s'aime assez pour m'écouter, Madame!

Mon placet est pour lui beaucoup plus que pour moi.

PORCIA.

Que dis-tu? l'on ferait quelque mal à César?

ARTEMIDORE.

Je ne fais ce qu'on fait; je fais ce que je crains.

Bonjour, Madame, adieu, la rue est fort étroite;

Les sénateurs, préteurs, courtisans, demandeurs,
 Font une telle foule, une si grande presse,
 Qu'en ce passage étroit ils pourraient m'étouffer;
 Et j'attendrai plus loin César à son passage.

(*il sort.*)

P O R C I A.

Allons, il faut le suivre... Hélas! quelle faiblesse
 Dans le cœur d'une femme! Ah, Brutus! ah, Brutus!
 Puissent les immortels hâter ton entreprise!
 Mais cet homme, grands Dieux, m'aurait-il écoutée
 Ah! Brutus à César va faire une requête
 Qui ne lui plaira pas. Ah! je m'évanouis.

(*à Lucius.*)

Va, Lucius, cours vite, et dis bien à Brutus...
 Que je suis très-joyeuse, et revole me dire...

L U C I U S.

Quoi?

P O R C I A.

Tout ce que Brutus t'aura dit pour Porcia.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente une rue qui mène au capitolé : le capitolé est ouvert. CESAR marche au son des trompettes avec BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIUS, CASCA, CINNA, TREBONIUS, ANTOINE, LEPIDE, POPILIUS, PUBLIUS, ARTEMIDORE, et un autre devin.

CESAR à l'autre devin.

EH bien, nous avons donc ces ides si fatales !

LE DEVIN.

Oui, ce jour est venu, mais il n'est pas passé.

ARTEMIDORE d'un autre côté.

Salut au grand César, qu'il lise ce mémoire.

DECIUS du côté opposé.

Trebônus par moi vous en présente un autre ;

Daignez le parcourir quand vous aurez le temps.

ARTEMIDORE.

Lisez d'abord le mien, il est de conséquence ;

Il vous touche de près. Lisez, noble César.

CESAR.

L'affaire me regarde ? elle est donc la dernière.

ARTEMIDORE.

Eh, ne différez pas, lisez dès ce moment.

CESAR.

Je pense qu'il est fou.

PUBLIUS à Artémidore.

Allons, maraud, fais placé

C A S S I U S .

Peut-on donner ici des placets dans les rues ?
Va-t-en au capitolé.

P O P I L I U S *s'approchant de Cassius.*

Ecoutez , Cassius ,

Puisse votre entreprise avoir un bon succès !

C A S S I U S *étonné.*

Comment ! quelle entreprise ?

P O P I L I U S .

Adieu , portez-vous bien.

B R U T U S *à Cassius.*

Que vous a dit tout bas Popilius Léna ?

C A S S I U S .

Il parle de succès , et de notre entreprise.
Je crains que le projet n'ait été découvert.

B R U T U S .

Il aborde César , il lui parle , observons.

C A S S I U S *à Casca.*

Sois donc prêt à frapper , de peur qu'on nous prévienne.
Mais si César fait tout , qu'allons-nous devenir ?
Cassius à César tournerait-il le dos ?
Non , j'aime mieux mourir.

C A S C A *à Cassius.*

Va , ne prends point d'alarme :

Popilius Léna ne parle point de nous.

Vois comme César rit ; son visage est le même.

C A S S I U S *à Brutus.*

Ah , que Trébonius agit adroitement !

Regarde bien , Brutus , comme il écarte Antoine.

D E C I U S .

Que Métellus commence , et que dès ce moment ,
Pour occuper César , il lui donne un mémoire.

B R U T U S .

BRUTUS.

Le mémoire est donné, ferons-nous près de lui.

CINNA à Casca.

Souviens-toi de frapper, et de donner l'exemple.

CESAR s'affied ici, et on suppose qu'ils sont tous dans
la salle du Sénat.

Eh bien, tout est-il prêt? est-il quelques abus

Que le Sénat et moi nous puissions corriger?

CIMBER se mettant à genoux devant César.

Q très-grand, très-puissant, très-redouté César,
Je mets très-humblement ma requête à vos pieds.

CESAR.

Cimber, je t'avertis que ces prosternemens,

Ces génuflexions, ces basses flatteries,

Peuvent sur un cœur faible avoir quelque pouvoir,

Et changer quelquefois l'ordre éternel des choses

Dans l'esprit des enfans. Ne t' imagine pas

Que le sang de César puisse se fondre ainsi.

Les prières, les cris, les vaines simagrées,

Les airs d'un chien couchant peuvent toucher un sot;

Mais le cœur de César résiste à ces bassesses.

Par un juste décret ton frère est exilé.

Flatte, prie à genoux, et lèche-moi les pieds;

(a) Va, je te rosserai comme un chien; loin d'ici.

Lorsque César fait tort, il a toujours raison.

CIMBER en se retournant vers les conjurés.

N'est-il point quelque voix plus forte que la mienne,

Qui puisse mieux toucher l'oreille de César,

Et fléchir son courroux en faveur de mon frère?

BRUTUS en baisant la main de César.

Je baise cette main, mais non par flatterie,

(a) Traduit fidèlement.

Je demande de toi que Publius Cimber
Soit dans le même instant rappelé de l'exil.

C E S A R.

Quoi, Brutus !

C A S S I U S.

Ah ! pardon, César, César, pardon !

Oui, Cassius s'abaisse à te baiser les pieds,
Pour obtenir de toi qu'on rappelle Cimber.

C E S A R.

On pourrait me fléchir si je vous ressemblois,
Qui ne saurait prier résiste à des prières.
Je suis plus affermi que l'étoile du nord,
Qui dans le firmament n'a point de compagnon, (b)
Constant de sa nature, immobile comme elle.
Les vastes cieux sont pleins d'étoiles innombrables :
Ces astres sont de feu, tous sont étincelans ;
Un seul ne change point, un seul garde sa place.
Telle est la terre entière ; on y voit des mortels
Tous de chair et de sang, tous formés pour la crainte.
Dans leur nombre infini, sachez qu'il n'est qu'un homme
Qu'on ne puisse ébranler, qui soit ferme en son rang,
Qui sache résister, et cet homme c'est moi.
Je veux vous faire voir que je suis inflexible :
Tel je pars à tous quand je bannis Cimber ;
Et tel je peux paraître en ne pardonnant point.

C I M B E R.

O César !

C E S A R.

Prétends-tu faire ébranler l'Olympe ?

D E C I U S à genoux.

Grand César !

(b) Traduit avec la plus grande exactitude.

CESAR repoussant Décius.

Va, Brutus en vain l'a demandé.

CASCA levant la robe de César.

Poignards, parlez pour nous.

(Il le frappe, les autres conjurés le secondent. César se débat contre eux, il marche en chancelant tout percé de coups, et vient jusqu'auprès de Brutus, qui en détournant le corps le frappe comme à regret. César tombe, en s'écriant :

Et toi, Brutus, aussi ?

CINNA.

Liberté, liberté.

CIMBER.

La tyrannie est morte.

Courons tous, et crions, liberté dans les rues.

CASSIUS.

Allez à la tribune, et criez, liberté.

BRUTUS aux sénateurs et au peuple qui arrivent.

Ne vous effrayez point, ne fuyez point, restez.

Peuple, l'ambition vient de payer les dettes.

CASSIUS.

Brutus, à la tribune.

CIMBER.

Et vous aussi, volez.

BRUTUS.

Où est donc Publius ?

CINNA.

Il est tout confondu.

CIMBER.

Soyons fermes, unis ; les amis de César

Nous peuvent assaillir.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez pas.

Ah ! c'est vous, Publius ; allons, prenez courage,

Soyez en fureté, vous n'avez rien à craindre,
Ni vous, ni les Romains; parlez au peuple, allez.

C A S S I U S.

Publius, laissez-nous; la foule qui s'empresse
Pourrait vous faire mal, vous êtes faible et vieux.

B R U T U S.

Allez, qu'aucun romain ne prenne ici l'audace
De soutenir ce meurtre et de parler pour nous;
C'est un droit qui n'est dû qu'aux seuls vengeurs de Rome.

S C E N E I I

Les Conjurés, TREBONIUS.

C A S S I U S.

QUE fait Antoine?

T R E B O N I U S.

Il fuit interdit, égaré;
Il fuit dans sa maison: pères, mères, enfans,
L'effroi dans les regards, et les cris à la bouche,
Pensent qu'ils sont au jour du jugement dernier.

B R U T U S.

O destin! nous saurons bientôt tes volontés.
On connaît qu'on mourra, l'heure en est inconnue.
On compte sur des jours dont le temps est le maître.

C A S S I U S.

Eh bien, lorsqu'en mourant on perd vingt ans de vie,
On ne perd que vingt ans de craintes de la mort.

B R U T U S.

Je l'avoue, ainsi donc la mort est un bienfait;
Ainsi César en nous a trouvé des amis;
Nous avons abrégé le temps qu'il eut à craindre.

C A S C A.

Arrêtez, baiffons-nous sur le corps de César ;
 Baignons tous dans son sang nos mains jusques au coude ; (c)
 Trempons-y nos poignards, et marchons à la place ;
 Là, brandissant en l'air ces glaives sur nos têtes,
 Crions à haute voix, paix, liberté, franchise.

C A S S I U S.

Baiffons-nous, lavons-nous dans le sang de César.

(ils trempent tous leurs épées dans le sang du mort.)

Cette superbe scène un jour sera jouée
 Dans de nouveaux Etats en accens inconnus.

B R U T U S.

Que de fois on verra César sur les théâtres,
 César mort et sanglant aux pieds du grand Pompée,
 Ce César si fameux, plus vil que la poussière !

C A S S I U S.

Oui, lorsque l'on jouera cette pièce terrible,
 Chacun nous nommera vengeurs de la patrie.

(c) C'est ici qu'on voit principalement l'esprit différent des nations. Cette horrible barbarie de *Casca* ne ferait jamais tombée dans l'idée d'un auteur français ; nous ne voulons point qu'on ensanglante le théâtre, si ce n'est dans les occasions extraordinaires, dans lesquelles on sauve tant qu'on peut cette atrocité dégoûtante.

Fin du troisième et dernier acte.

OBSERVATIONS

SUR LE

JULES CESAR

DE SHAKESPEARE.

VOILA tout ce qui regarde la conspiration contre *César*. On peut la comparer à celle de *Cinna* et d'*Emilie* contre *Auguste*, et mettre en parallèle ce qu'on vient de lire avec le récit de *Cinna* et la délibération du second acte. On trouvera quelque différence entre ces deux ouvrages. Le reste de la pièce est une suite de la mort de *César*. On apporte son corps dans la place publique. *Brutus* harangue le peuple ; *Antoine* le harangue à son tour ; il soulève le peuple contre les conjurés ; et le comique est encore joint à la terreur dans ces scènes comme dans les autres. Mais il y a des beautés de tous les temps et de tous les lieux.

On voit ensuite *Antoine*, *Octave* et *Lépide*, délibérer sur leur triumvirat, et sur les proscriptions. De-là on passe à Sardis sans aucun intervalle. *Brutus* et *Cassius* se querellent. *Brutus* reproche à *Cassius* qu'il vend tout pour de l'argent, et qu'il a des démangeaisons dans les mains. On passe

de Sardis en Thessalie. La bataille de Philippes se donne. *Cassius* et *Brutus* se tuent l'un après l'autre.

On s'étonne qu'une nation célèbre par son génie, et par ses succès dans les arts et dans les sciences, puisse se plaire à tant d'irrégularités monstrueuses, et voie souvent encore avec plaisir d'un côté *César* s'exprimant quelquefois en héros, quelquefois en capitaine de farce; et de l'autre, des charpentiers, des favetiers, et des sénateurs même, parlant comme on parle aux halles.

Mais on sera moins surpris quand on saura que la plupart des pièces de *Lopez de Vega* et de *Caldéron* en Espagne sont dans le même goût. Nous donnerons la traduction de l'Héraclius de *Caldéron*, à côté de l'Héraclius de *Corneille*; on y verra le même génie que dans *Shakespeare*, la même ignorance, la même grandeur, des traits d'imagination pareils, la même enflure, des grossièretés toutes semblables, des inconséquences aussi frappantes, et le même mélange du béguin de *Gilles*, et du cothurne de *Sophocle*.

Certainement l'Espagne et l'Angleterre ne se sont pas donné le mot pour applaudir pendant près d'un siècle à des pièces qui révoltent les autres nations. Rien n'est plus opposé d'ailleurs que le génie anglais, et le génie espagnol. Pourquoi donc ces deux nations différentes se réunissent-elles dans un goût si étrange? Il faut qu'il y en ait une raison, et que cette raison soit dans la nature.

Premièrement les Anglais, les Espagnols, n'ont jamais rien connu de mieux. Secondement, il y a

un grand fonds d'intérêt dans ces pièces si bizarres et si sauvages. J'ai vu jouer le César de *Shakespeare*, et j'avoue que dès la première scène, quand j'entendis le tribun reprocher à la populace de Rome son ingratitude envers *Pompée*, et son attachement à *César*, vainqueur de *Pompée*, je commençai à être intéressé, à être ému. Je ne vis ensuite aucun conjuré sur la scène qui ne me donnât de la curiosité; et malgré tant de disparates ridicules, je sentis que la pièce m'attachait.

Troisièmement, il y a beaucoup de naturel; ce naturel est souvent bas, grossier et barbare. Ce ne sont point des Romains qui parlent; ce sont des campagnards des siècles passés qui conspirent dans un cabaret; et *César*, qui leur propose de boire bouteille, ne ressemble guère à *César*. Le ridicule est outré; mais il n'est point languissant. Des traits sublimes y brillent de temps en temps comme des diamans répandus sur de la fange.

J'avoue qu'en tout j'aimais mieux encore ce monstrueux spectacle, que de longues confidences d'un froid amour, ou des raisonnemens de politique encore plus froids.

Enfin, une quatrième raison, qui, jointe aux trois autres, est d'un poids considérable, c'est que les hommes en général aiment le spectacle; ils veulent qu'on parle à leurs yeux; le peuple se plaît à voir des cérémonies pompeuses, des objets extraordinaires, des orages, des armées rangées en bataille, des épées nues, des combats, des meurtres, du sang répandu; et beaucoup de grands comme on l'a déjà dit, sont peuple. Il faut avoir l'esprit très-

très-cultivé, et le goût formé, comme les Italiens l'ont eu au seizième siècle et les Français au dix-septième, pour ne vouloir rien que de raisonnable, rien que de sage écrit, et pour exiger qu'une pièce de théâtre soit digne de la cour des *Médicis*, ou de celle de *Louis XIV.*

Malheureusement *Lopez de Vega* et *Shakespeare* eurent du génie dans un temps où le goût n'était point du tout formé; ils corrompirent celui de leurs compatriotes, qui en général étaient alors extrêmement ignorans. Plusieurs autres dramatiques en Espagne et en Angleterre, tâchèrent d'imiter *Lopez* et *Shakespeare*; mais n'ayant pas leurs talens, ils n'imitèrent que leurs fautes, et par là ils servirent encore à établir la réputation de ceux qu'ils voulaient surpasser.

Nous ressemblerions à ces nations, si nous avions été dans le même cas. Leur théâtre est resté dans une enfance grossière, et le nôtre a peut-être acquis trop de raffinement. J'ai toujours pensé qu'un heureux et adroit mélange de l'action qui règne sur le théâtre de Londres et de Madrid avec la sagesse, l'élégance, la noblesse, la décence du nôtre, pourrait produire quelque chose de parfait, si pourtant il est possible de rien ajouter à des ouvrages tels qu'*Iphigénie* et *Athalie*.

Je nomme ici *Iphigénie* et *Athalie*, qui me paraissent être de toutes les tragédies qu'on ait jamais faites, celles qui approchent le plus de la perfection. *Corneille* n'a aucune pièce parfaite; on l'excuse sans doute; il était presque sans modèle et sans conseil; il travaillait trop rapidement;

il négligeait sa langue, qui n'était pas perfectionnée encore; il ne luttait pas assez contre les difficultés de la rime, qui est le plus pesant de tous les jugs, et qui forcent si souvent à ne point dire ce qu'on veut dire. Il était inégal comme *Shakespeare*, et plein de génie comme lui: mais le génie de *Corneille* était à celui de *Shakespeare*, ce qu'un seigneur est à l'égard d'un homme du peuple né avec le même esprit que lui.